

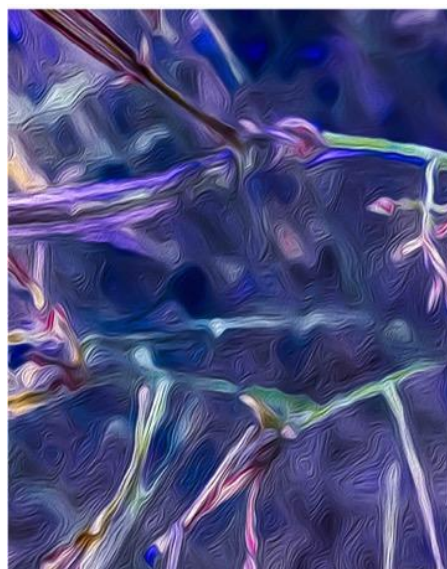
FEMMES, SPIRITUALITÉS ET GUÉRISONS



Numéro 166, automne 2025

Numéro 166
automne 2025

FEMMES, SPIRITUALITÉS
ET GUÉRISONS



Sommaire

<i>Liminaire</i> – Christine Lemaire	4
<i>PARTIE 1 : PROLOGUE</i>	
<i>Jésus guérit des femmes : histoires de transformation</i> – Pierrette Daviau	5
<i>PARTIE 2 : COLLOQUE</i>	
<i>Joveneau, le monstre qui avait les mains en prière</i> – Martine Lacroix	9
<i>Pratiques spirituelles de guérison par les femmes</i> – Christine Lemaire et Marie-Andrée Roy	12
<i>Six femmes en action dans la Bible : images, récitatifs et réécritures</i> – Jo Ann Lévesque.....	16
<i>Célébration féministe : des guérisons en crescendo</i> – Groupe Bonne Nouv'ailes	22
<i>Une rose</i> – Denyse Marleau	26

PARTIE 3 : LECTURES

<i>Tresser le foin d'odeur comme acte de guérison – Johanne Carpentier.....</i>	<i>27</i>
<i>Trois livres pour guérir – Christine Lemaire</i>	<i>30</i>
<i>Femme guérissante d'elle-même et des autres – Denise Couture.....</i>	<i>36</i>

PARTIE 4 : RECENSION ET CHRONIQUE

<i>Femmes agissantes dans la Bible et dans l'Église – Pierrette Daviau</i>	<i>40</i>
<i>Notre indifférence crucifiée – Martine Lacroix.....</i>	<i>43</i>
<i>Crédits des photographies et dessins.....</i>	<i>46</i>

Liminaire

Le numéro que vous avez en main raconte le colloque de L'autre Parole qui a eu lieu au Centre Saint-Pierre, à Montréal, en août 2024. Le thème de la guérison par et pour les femmes y était à l'honneur. Le comité de rédaction a choisi d'y ajouter deux éléments : un article de fond et des recensions de livres sur le même sujet.

Ce numéro se décline en quatre parties. Dans la première, nous présentons un texte de Pierrette Daviau qui se penche sur les textes des Évangiles qui montrent Jésus guérissant des femmes. Il faut se rappeler à quel point ces textes mettant des femmes à l'avant-plan, dotées de parole et agissantes de surcroît, sont sans doute les plus révolutionnaires du Nouveau Testament. À l'époque où vivait Jésus de Nazareth, les femmes étaient considérées comme des quantités négligeables, biens meubles au même titre que les moutons. On se sera étonné, à leur réception, qu'elles aient pris une part active dans les événements relatés.

La deuxième partie regroupe les diverses étapes de notre colloque. Ces textes révèlent divers pouvoirs des femmes de L'autre Parole. Pouvoir de remise en question, d'abord, évoqué par Martine Lacroix, alors que le film présenté en guise d'introduction au thème a donné lieu à une critique du colonialisme tout autant qu'à la reconnaissance des aptitudes des femmes autochtones à se guérir elles-mêmes. Pouvoir d'exégèse et d'ecclésiologie, ensuite, alors que Christine Lemaire et Marie-Andrée Roy présentent nos analyses des textes bibliques et l'histoire des femmes. Pouvoir de création, enfin, grâce au texte de Jo Ann Lévesque relatant nos réécritures ainsi qu'à celui, festif et odorant, des femmes de Bonne Nouv'ailes racontant une célébration aux parfums d'eau de rose. Un court poème de Denyse Marleau y fait écho.

Dans une troisième partie, nous proposons des recensions d'ouvrages en lien avec le thème de la guérison. Le premier, de Johanne Carpentier, présente l'essai de Robin Wall Kimmerer, *Tresser les herbes sacrées*, une autre démonstration des savoirs de nos sœurs des Premières Nations. Ensuite, Christine Lemaire présente trois essais de petit format qui racontent les quêtes spirituelles et guérisseuses de femmes d'aujourd'hui. Finalement, Denise Couture nous offre son analyse du roman *Femme forêt* d'Anaïs Barbeau-Lavalette. Dans tous les cas, ces ouvrages évoquent une spiritualité en lien avec la nature.

Pour terminer ce numéro, Pierrette Daviau rend compte de la parution assez récente du livre de Sylvaine Landrison, membre du groupe Magdala allié outre-mer de L'autre Parole. Martine Lacroix clôt le numéro en nous rappelant que, parmi les misères du monde qui nous happent par leur violence et les misères qu'elles produisent, les femmes afghanes luttent encore pour leurs droits et contre notre indifférence.

Bonne lecture !

Christine Lemaire
pour le comité de rédaction

PARTIE 1 : PROLOGUE

Jésus guérit des femmes. Histoires de transformation

Pierrette Daviau, groupe Déborah de L'autre Parole

Dans les Évangiles, les femmes occupent des rôles importants, souvent en marge des récits principaux, mais avec une signification théologique profonde. Jésus « était accompagné des Douze et de quelques femmes ». Marie de Magdala, Jeanne, Suzanne sont nommées ainsi que plusieurs autres. « Elles assistaient Jésus et ses disciples de leurs biens » (Luc 8,1-3). Si elles représentent, pour certains, le côté de la faiblesse, elles évoquent aussi celui des affections. Modèles de foi, de *discipleship* et de témoignage, leur présence souligne l'universalité du message du Christ. Plusieurs d'entre elles sont mentionnées par les synoptiques dans des récits de guérison. Luc surtout, les met en relief comme des personnes attachées à Jésus présenté comme un homme sensible. Nous en retenons quelques-unes parmi les plus connues et signalées dans la plupart des récits synoptiques : la belle-mère de Pierre (Marc 1,29-31 ; Luc 4,38-41 et Matthieu 8,14-15) ; la femme atteinte d'une perte de sang (Matthieu 9,20-22 ; Marc 5,21-43 et Luc 8,43-48) ; la femme courbée (Luc 13,10-17) ; la fille de Jaïrus (Marc 5,35-43) ; la fille d'une Cananéenne (Marc 7,24-30 ; Matthieu 15,21-28) ; la pécheresse pardonnée (Matthieu 26, 6-13 ; Luc 7,36,-8,3).

Des touchers thérapeutiques de Jésus

La belle-mère de Pierre

À Capharnaüm, en entrant chez Pierre, Jésus voit immédiatement sa belle-mère alitée et atteinte d'une violente fièvre. « On parla à Jésus de la malade. Il se pencha, la saisit par la main et la fit se lever ». Quelle tendresse dans ce geste ! Jésus se fait présent à son corps, s'approche d'elle, lui prend la main : son toucher est agissant, opérant : « la fièvre la quitta et elle les servait ». Tout juste guérie, elle sert tous ceux présents et non pas seulement Jésus. Quelle force y avait-il chez la belle-mère de Pierre, tout juste libérée d'une forte fièvre ? Sans doute l'attachement à ses hôtes et la force venue du Maître ! Ainsi, Jésus l'aide non seulement à se

relever, mais à accomplir sa mission, son service d'hôtesse. Sans paroles inutiles, il agit dans le silence de l'amour et avec la force de l'Esprit. Épisode significatif, plein d'affection, de sagesse et d'humanité.

La femme courbée

Alors qu'il enseigne dans la synagogue un jour de sabbat, Jésus voit une femme « ayant un esprit infirme depuis 18 ans qui l'empêchait de se relever ». Elle était courbée. Elle ne pouvait nullement se redresser. De vains efforts, sans doute, avaient été faits pour qu'elle retrouve une position normale. Captive de son état, elle marchait à tâtons dans sa vie, sans jamais croiser un regard. La voyant, Jésus l'interpelle avec bienveillance : « Femme, tu es délivrée de ton infirmité. Et il lui imposa les mains. À l'instant elle se redressa, et glorifia Dieu ». On ignore son nom ni sa provenance ni quel est cet esprit impur qui la possède. Cette femme courbée n'a rien demandé, mais Jésus sent qu'elle a besoin d'un contact, d'une présence pour se relever, d'une parole de clémence pour la libérer. Sa guérison est instantanée et totale. Délivrée, déliée, « cette fille d'Abraham » peut maintenant lever la tête, regarder le ciel et louer le Seigneur avec reconnaissance. Alors que le chef de la synagogue exprime son indignation, car c'était le jour du sabbat, Jésus en profite pour lui donner une leçon. Et tout autour « la foule se réjouissait de toutes les choses glorieuses qu'il faisait ».

La fille de Jaïrus

La guérison de la fille de Jaïrus est un récit biblique où Jésus ressuscite une jeune fille de douze ans. Ce chef de synagogue désespéré accourt et se jette aux pieds de Jésus, le suppliant de guérir sa fille, gravement malade. « Ma petite fille est à toute extrémité. Viens lui imposer les mains pour qu'elle soit sauvée et qu'elle vive ». Jésus partit avec lui, mais en route, on lui annonce qu'elle est décédée. Alors, Jésus rassure le père : « Ne crains pas, crois seulement ». Paroles importantes d'encouragement à cet homme religieux qui doit encore augmenter sa foi. Arrivé à la maison, Jésus dit aux gens présents : « Pourquoi cette agitation et ces pleurs ? L'enfant n'est pas morte : elle dort ». Il fait sortir tout le monde qui se moquait de lui. Devant les parents et trois de ses apôtres, Jésus prend la main de l'enfant – et prononce cette parole « *Talitha koum* », ce qui signifiait « Jeune fille, je te le dis, lève-toi ! Alors, la fillette se réveilla de son sommeil de mort ». Instantanément, elle se mit à marcher. Pour marquer davantage sa résurrection, il « ordonna qu'on lui donne à manger ». Dans cet épisode, c'est encore par le toucher qu'il agit auprès de l'adolescente. Autre respect du corps et de la dimension incarnée des gestes et des paroles de Jésus.

Jésus se laisse toucher et changer

L'hémorroïsse

En route vers la maison de Jaïrus, la marche de Jésus est interrompue. Les évangiles de Matthieu, Marc et Luc relatent l'histoire « d'une femme souffrant de pertes de sang depuis

douze ans ». Ayant vu plusieurs médecins et dépensé beaucoup d'argent, son mal avait empiré. Inguérissable, elle est mise au ban de la société du fait de son infirmité, signe d'impureté. Venue par derrière la foule, elle se tient à distance comme un paria, et veut s'approcher de Jésus pour le toucher : « Si je pouvais seulement toucher son vêtement, je serais sauvée » ; [...] « Et aussitôt la source de son sang fut desséchée ; elle ressentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal ». Or, « Jésus sentit une force sortir de lui ; qui m'a touché ? » Et il regardait alentour pour voir qui avait fait cela. Or, la femme, prise de crainte et tremblante, sachant ce qui lui était advenu, vint et tomba à genoux devant lui. Il ne lui fait aucun reproche, Jésus lui dit : « Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix et sois guérie de ton mal ». Cet accueil plein de compassion s'opère dans une relation filiale, intime et même secrète. Davantage que la santé, Jésus lui offre la paix et le salut ! Ne pourrait-on dire qu'elle s'est accordée elle-même sa guérison, grâce à sa foi, en s'approchant de Jésus et en le touchant. Ce miracle est « sanctionné » comme signe du salut arrivé pour la femme.

La fille de la Cananéenne

Jésus est assis à table avec ses disciples. Arrive une Cananéenne, une femme étrangère, d'un peuple de mauvaise notoriété. En précisant son origine païenne, Matthieu dénonce la séparation entre Israël et les Nations, entre Juifs et non-Juifs. Cette femme vient demander à Jésus de guérir sa fille, aux prises avec un démon impur. Jésus ne s'en occupe pas, il ne l'écoute même pas ! Il précise qu'il n'a été envoyé qu'aux enfants d'Israël ! Mais la femme insiste, elle reprend les cris des psalmistes : « Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David, ma fille est cruellement tourmentée par le démon ». Cette interpellation témoigne de sa foi. Après son silence, la réponse de Jésus est négative. Son indifférence aux souffrances d'une mère et de sa fille est incompréhensible. Mais la femme le supplie à nouveau. Et Jésus répond, l'excluant pour une troisième fois : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens ». Quelle insulte ! Serait-il venu seulement pour les Juifs de son époque ? Elle n'aurait donc pas le droit d'y prendre part ? Elle reprend : « Oui, Seigneur, mais justement, les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ». Quelle répartie, reprenant les mots mêmes de Jésus : « les petits chiens ». Elle ne veut pas participer à la table. Elle reconnaît son identité et celle de Jésus ! Celui-ci se laisse finalement toucher, retourner. Et cède : « Femme, grande est ta foi, que tout se passe pour toi comme tu le veux ! Et sa fille fut guérie ». Quelle conversion de Jésus qui s'ouvre à l'étrangère ! Quel déplacement il réalise ! Elle pourra désormais avoir part à la Vie et pas seulement à quelques miettes !

La pécheresse pardonnée

Une femme de la ville, probablement une prostituée, ayant appris la présence de Jésus pénètre dans la maison du pharisien Simon. Elle se tient derrière à ses pieds : elle pleure et arrose les pieds du Sauveur de ses larmes, puis les essuie avec ses cheveux, les couvre de baisers et les enduit d'un parfum précieux. Or, Simon, impitoyable, proteste en lui-même, prêt à condamner cette femme. Jésus, qui lit le fond des cœurs, devinant ses pensées négatives s'adresse à lui, le

reprochant de ne pas avoir accompli les règles de l'hospitalité envers lui alors que la femme lui a lavé les pieds. « Simon, je te le dis : si ses péchés, ses nombreux péchés, sont pardonnés, c'est à cause de son grand amour ». Jésus sait bien que cette femme a besoin de salut, de paix, de pardon. Il lui dit : « Tes péchés sont pardonnés ». Paroles d'accueil et de miséricorde ! Les invités s'interrogent alors sur le pouvoir de cet homme de pardonner les péchés. S'adressant à la femme, Jésus lui dit : « Ta foi t'a sauvée. Va en paix ! ». Encore une fois, Jésus reconnaît la puissance de la foi et l'audace de cette femme qui a bravé tous les interdits à cause de son grand amour !

Conclusion

Les guérisons de Jésus, telles que décrites dans les Évangiles, manifestent sa compassion envers les malades et sa puissance divine. Pour lui, guérir, relever, redonner de l'autonomie, de la fécondité c'est contribuer à la transformation des personnes souffrantes ou handicapées en communiquant le dessein bienveillant de Dieu. Pour Jésus, l'interaction est étroite et réelle entre la guérison des corps et la transformation spirituelle : il se préoccupe de la totalité de l'être humain. Les miracles qu'il réalise transmettent la paix intérieure et réconcilient la personne avec elle-même ; ils contribuent à sa libération, à sa divinisation (Mc 2,1-12).

PARTIE 2 : COLLOQUE

Joveneau, le monstre qui avait les mains en prière

Martine Lacroix, membre du groupe Phœbe de L'autre Parole

En cette fin d'août 2024, lors du colloque annuel de L'autre Parole dont le thème portait sur le pouvoir de guérison des femmes, naquit un cercle de partage évoquant ceux prisés par les Premières Nations. De quoi jasaient les chrétiennes féministes de la collective ? De leurs sœurs et frères autochtones qui auraient subi les sévices d'un bourreau qui s'appelait Alexis Joveneau. Des agissements aussi répugnants ne causent-ils pas davantage d'indignation lorsqu'ils sont perpétrés par un être humain qui avait pourtant pris la décision de consacrer son existence à son Dieu ? Notre histoire nous a cependant appris que chrétienté pouvait parfois rimer avec cruauté. Et on ne parle pas uniquement ici d'une simple disposition de sons identiques, mais bien d'une sinistre équivalence.

Donner la parole aux victimes

Avant la tenue du colloque, quelques femmes de la collective s'étaient réunies afin de visionner l'épisode 2 de la série documentaire *Face au diable de la Côte-Nord*, consacrée aux victimes du prêtre d'origine belge Alexis Joveneau. Jusqu'à sa mort survenue en 1992, celui qui avait appris l'innu-aimun et qui déclarait rêver « d'une église affectueuse » aurait commis des dizaines de crimes s'étalant sur une période de 39 ans. On l'accuse entre autres d'avoir usé de son autorité afin d'abuser de la population innue de diverses façons. Sexuellement vient en tête de liste ! Eh non, il ne se servait point de ses paluches seulement pour les joindre afin de prier le Seigneur. Qui sait si les oraisons du missionnaire ne ressemblaient pas à ceci :

Mon Père,
Pardonne-moi
pour avoir fait des câlins non désirés à Uasheshkuan
pour avoir embrassé de force Shikuan
pour avoir touché la poitrine de Uapikun malgré son regard réprobateur
pour avoir violé ma propre nièce pendant neuf mois dans mon « petit salon ».
Amen.

Moyens de guérison

Comment guérir dans de telles circonstances ? Rappelons qu'il s'agissait d'une population de la Basse-Côte-Nord isolée géographiquement, mais aussi par la langue. Et puisque les violences sexuelles et psychologiques subies étaient l'œuvre d'un homme considéré comme une divinité au sein de cette communauté, les victimes hésitaient à exprimer leur détresse. De plus, comme le mentionnait l'équipe de tournage du documentaire, « ce ne sont pas des personnes qui vont d'emblée cogner à la porte d'un psychologue. » Il faut aussi préciser que les gens qui habitaient Unamen Shipu dépendaient souvent de Joveneau pour leurs besoins alimentaires, mais aussi financiers. La crainte de représailles n'était-elle pas alors normale ? Motus et bouche cousue étaient donc bienvenus. Les cercles de partage entre femmes innues ont ainsi constitué un embryon de route vers la guérison.

Nous et nos sœurs et frères des Premières Nations

Au Centre St-Pierre, ce vendredi-là, on s'attendait à ce que la majeure partie des échanges porte sur la guérison, soit le thème de l'événement. Surprise ! Beaucoup de commentaires se sont plutôt orientés vers les relations entre allochtones et autochtones. En premier lieu, quelques voix ont retenti afin de souligner qu'une fois encore, on assistait à ce controversé spectacle de personnes caucasiennes interviewant et filmant des autochtones et que cela pouvait facilement passer pour une forme d'irrespect à leur égard.



D'autre part, parmi les autres moyens de guérison suggérés dans le documentaire, on retrouvait l'écriture. Le geste posé par Marie-Christine Joveneau, victime et nièce de l'oblat tortionnaire, consistant à brûler au-dessus de sa pierre tombale une lettre qu'elle lui avait écrite, fut somme toute perçu de manière positive. Il en alla toutefois autrement pour une autre de ses actions. En effet, la

voir apposer sa photo sur la porte de l'édifice attaché à son agresseur a suscité quelques vagues parmi celles qui venaient de visionner le documentaire. C'est que Mme Joveneau avait procédé malgré la désapprobation des femmes innues. Étions-nous témoins, une fois encore, de la volonté d'une Blanche d'imposer sa volonté aux gens des Premiers Peuples ? Un autre relent de colonialisme...

L'indignation nous habite ? On peut cependant se souvenir que feu le pape François avait présenté ses excuses aux communautés autochtones au nom de l'Église catholique lors de son voyage au Canada en 2022. Cela peut-il suffire à effacer toutes les cicatrices s'étendant sur le corps, mais aussi l'âme des victimes de l'institution catholique ? Pour les années à venir, celles-ci devront peut-être avoir recours à la sauge, cette plante supposément purificatrice.

Pratiques spirituelles de guérison par les femmes

Christine Lemaire et Marie-Andrée Roy
groupes Bonne Nouv'ailes et Vasthi de L'autre Parole

Lors des colloques de L'autre Parole, le samedi matin est traditionnellement consacré à une réflexion approfondie sur le thème. Le groupe Vasthi, qui était responsable de ce segment, a misé sur la sagesse collective et sur les expériences individuelles pour l'élaboration de celle-ci. Nous qui portons des blessures physiques, psychologiques ou spirituelles qui entravent notre capacité d'agir, d'aimer et de célébrer la vie, avons chacune des capacités, des compétences et des dons de guérisseuses que nous mettons plus ou moins en valeur. De surcroît, on peut trouver dans les traditions chrétiennes et féministes les fondements des pratiques spirituelles de guérison par les femmes.

Dans une grande pièce nimbée de soleil, les participantes ont formé un cercle de parole, ponctuellement séparé en petits groupes de discussion avec une représentante par équipe. L'objectif est de retracer les fondements bibliques, ecclésiologiques, historiques et praxéologiques de nos pratiques spirituelles de guérison ou de retrouver des sources qui pourraient enrichir ces pratiques.

Sources bibliques

Dans un premier temps, nous cherchons à identifier quelques récits où Jésus s'adonne à des pratiques de guérison¹. Que fait-il, comment le fait-il, à qui s'adresse-t-il ? Qu'est-ce qui se passe dans ce récit ? Qu'est-ce qui caractérise la relation de Jésus avec les femmes ? Nous découvrons que les actions de Jésus envers les femmes se font presque toujours sous le signe de la transgression : c'est le cas pour la Samaritaine et pour la Cananéenne, qui ne sont pas juives et c'est encore le cas pour la femme hémorroïsse qui, bien que juive, est jugée impure. On observe aussi que les échanges vont dans les deux sens : de véritables dialogues se déroulent sous nos yeux, initiés par Jésus dans le cas de la Samaritaine ou de la femme courbée. Dans le cas de la Cananéenne ou de la femme hémorroïsse, ce sont elles qui font preuve d'entêtement afin d'attirer l'attention du Nazaréen.

Ensuite, nous évoquons quelques récits où les femmes prennent soin de Jésus. Qu'est-ce qu'elles font ? Comment le font-elles ? Qu'est-ce qui caractérise la relation de ces femmes à Jésus ? Nous relevons d'abord les moyens qu'elles utilisent pour le soigner : aliments, parfums

¹ Pour ce numéro, les questions qui suivent, discutées en groupes, ont été reprises par Pierrette Daviau, dans un texte précédent (p. 5-8).

et aromates, eau. Les sens sont mis à contribution : le goût, l'odorat, le toucher. La Samaritaine étanche sa soif, Marthe le nourrit, Véronique essuie son visage, Marie lui parfume les pieds. Des femmes se rendent au tombeau afin de soigner sa dépouille.

Enfin, nous nous penchons sur des passages des Actes des Apôtres ou des premières communautés chrétiennes, qui relatent des expériences de soin ou de guérison et où les femmes jouent un rôle significatif. On évoque la diaconesse Phœbe. Les premières célébrations eucharistiques se font dans les cuisines, autour d'une table à laquelle toutes et tous sont invité-es, sans égard pour les positions sociales des convives. Là encore, les femmes – traditionnellement maîtresses de ces cuisines – posent des gestes d'accueil, de partage et de soin.

Sources historiques

Dans cette deuxième partie, nous avons repéré des figures féminines qui ont eu, au cours de l'histoire, des pratiques de guérison physiques, psychologiques ou spirituelles inspirantes. Qu'ont-elles fait ? À qui s'adressaient-elles ? Comment ont-elles procédé ? En quoi nous inspirent-elles ?

Les femmes ont eu, depuis 2 000 ans, des pratiques de soin, des pratiques de guérison. Nous en connaissons toutes. Cela peut être une Jeanne Mance qui a œuvré aux soins des habitant-es de Ville-Marie au XVII^e siècle ou une Rosa Park dont la résistance a initié un large mouvement de guérison psychologique chez les Afro-Américain-es. Hildegarde de Bingen a contribué, grâce à ses compétences en plantes médicinales et la profondeur de sa vie spirituelle, au mieux-être physique et spirituel de ses proches et les a conduits sur des chemins de guérison intérieure. Des groupes de femmes – béguines ou communautés religieuses – ont aussi soigné et inspiré leurs contemporaines, jusqu'aux femmes d'aujourd'hui. Les luttes des femmes nécessitent plus que jamais ces interventions soignantes, que l'on pense à celles qui ont aidé Chantal Daigle à avoir accès à une interruption de grossesse, sans crainte pour sa vie.

Ce qui distingue ces actions soignantes ? L'attention au corps, la dignité pour soi et pour les autres, la transgression aussi. Car, celles qui marchent en avant, qu'il s'agisse des femmes prêtres catholiques, de Françoise David pour la marche Du pain et des roses, Marie Curie la scientifique, Janette Bertrand la communicatrice, les suffragettes, Simone Weil ou Simone Monet-Chartrand, il y a presque toujours une volonté de bousculer les préjugés, de remettre en question les acquis patriarcaux, d'initier un mouvement.

Sources ecclésiologiques

Dans la tradition chrétienne, des sacrements peuvent être compris comme des pratiques spirituelles de guérison : le sacrement du pardon ou de la réconciliation, le sacrement de l'onction des malades et l'eucharistie. Leur appropriation masculine et cléricale a cependant dépossédé les femmes de ces rituels de guérison. Elle a placé les femmes dans le rôle de

patientes qui doivent se faire guérir par les clercs. Notre pratique féministe et chrétienne nous amène à déjouer cette appropriation masculine et à oser puiser dans la richesse symbolique et spirituelle des sacrements pour nous guérir nous-mêmes et les autres.

Un premier groupe s'est intéressé au sacrement du pardon. Comment ce sacrement, administré par des femmes, peut-il nous inspirer ? N'avons-nous pas besoin de nous pardonner à nous-mêmes pour être en mesure de donner ou d'accueillir le pardon que nous offrent les autres ? On a souligné qu'une démarche de réconciliation nécessite, en tout premier lieu, une reconnaissance de la souffrance par les deux parties avant de parvenir à la paix.

Un deuxième groupe s'est penché sur l'onction des malades. Nous avons déjà pratiqué de manière créative ce sacrement au sein de *L'autre Parole* ; nous savons qu'il peut être source d'apaisement des souffrances physiques, psychologiques et spirituelles. Il relève du sens du toucher et de pratiques souvent attribuées aux femmes, sous le vocable du « care ». Nous proposons de déconstruire la « pensée magique » qui veut que ce soit aux prêtres de le pratiquer.

Nous discutons enfin sur la manière dont le partage communautaire et solidaire du pain et du vin peut contribuer à aviver notre faim et soif de justice². Comment ce partage peut-il nourrir l'espérance et la capacité d'action ? Nous soulignons que la structure de la messe est bien lourde pour ce qui constitue, tout compte fait, le partage d'un repas et la célébration de l'incarnation. À nous, de *L'autre Parole*, de poursuivre cette pratique plus simple et festive, déjà bien implantée dans notre propre tradition.

Sources praxéologiques de nos pratiques de guérison spirituelle

Finalement, nous nous posons cette question : comment le milieu, l'entourage, le voisinage, la famille et les groupes d'appartenance peuvent-ils constituer des ressources ou des pratiques innovantes de guérison ? Comment ces lieux constituent-ils, dans nos expériences individuelles, des terreaux où nous nous faisons guérisseuses ? Comment sommes-nous guérisseuses ? Comment les valeurs, les engagements dans la société civile, les traditions spirituelles autres que chrétiennes (sorcières, wicca, bouddhiste) sont-ils sources de guérison et sources d'inspiration ?

Nous évoquons plusieurs moyens de soigner et de guérir : les repas en famille, les rencontres entre amies, la communication non violente, le simple toucher (qui nous a tant manqué au cours de la pandémie de COVID 19), le temps pris à téléphoner à une personne seule, l'art, la méditation, les pratiques d'autonomisation et d'autoguérison. Nous insistons sur la nécessité

² La célébration qui a eu lieu le soir même (voir p. XX) est un bel exemple de notre approche du sacrement de l'eucharistie.

de redonner sa place au corps dans une société qui a donné une place disproportionnée au « mental ».

Ainsi, les organisatrices de cet avant-midi ont remporté leur pari : les femmes présentes ont pu recourir à leur sagesse et à leurs expériences pour répondre à la question des fondements chrétiens et féministes des pratiques spirituelles de guérison par les femmes. Nous avons découvert que les pratiques, les démarches et les méthodes sont nombreuses et fructueuses. Il nous restera à les vivre et à les célébrer !

Six femmes en action dans la Bible

Images, récitatifs et réécritures

Jo Ann Lévesque, groupe Déborah de L'autre Parole

Pour la préparation du colloque de l'été 2024, le groupe Déborah, de la collective L'autre Parole, choisissait de préparer l'animation du segment « Réécritures », un événement charnière de notre rencontre annuelle. Cette activité consiste à réécrire quelques versets de la Bible en lien avec le thème choisi, sous l'influence d'une théologie féministe incarnée. Ces textes sont souvent lus à la célébration ou encore publiés dans notre revue.

Au sein du groupe, il y a eu une approbation unanime et rapide des six textes sélectionnés. Ces passages sont liés à six femmes s'étant particulièrement illustrées en amenant Jésus à une prise de conscience, à une ouverture nouvelle. Ces scènes sont les suivantes : Guérison de l'hémorroïsse, Guérison de la femme courbée, Déborah, Rahab, la prostituée qui sauve son peuple, La femme adultère, La Samaritaine.

Comme il s'agit d'une activité exigeante qui demande réflexion, le groupe a pensé mettre en images les scènes bibliques proposées pour en faciliter l'interprétation dans un contexte moderne. Les versets à réécrire ont été présentés aux participantes de façon tout à fait originale, à la lumière du processus de création de l'autrice, en une série de six œuvres composées de dessins (pastels et peinture) ou de photos¹. À ces illustrations s'ajoute, pour trois de ces textes, l'expression de récitatifs bibliques² qui facilitent leur intégration. À la suite de ces descriptions, nous présentons, en retrait et italiques, un extrait de la réécriture qui en a découlé.

Une nouvelle icône de la postmodernité : la femme aux menstruations abondantes (Marc 5, 25-34).

Cette œuvre (reproduite en page couverture du présent numéro de la revue *L'autre Parole*) est une photo générée par trois autres prises à des temps distincts d'ouverture de l'obturateur, de plantes qui longent le mur du côté est du Musée canadien de l'histoire à Gatineau. La photo est manipulée avec le logiciel Photoshop. Elle illustre l'intérieur de l'abdomen d'une femme. J'y vois les deux yeux, le gros cil et le nez de Dieue qui insufflent par ses narines une énergie qui parcourt le corps de la femme en la guérissant possiblement d'un fibrome ou d'un cancer. Les plans racinaires prennent la forme de veines colorées, même fluo, dans lesquelles circule

¹ Ces œuvres illustrent le numéro, la page où elles se trouvent est inscrite entre parenthèses.

² Le récitatif biblique est une discipline qui allie la dimension corporelle et spirituelle de la personne en l'enracinant dans la tradition orale de la Bible (cf. <https://ecdq.org/decouvrir-les-recitatifs-bibliques/>)

l'énergie divine réparatrice. C'est ainsi qu'est captée ou imaginée l'intimité de Dieu en action de guérison. Réalisée avec des plans racinaires, cette icône est vivante.

[Dans cette réécriture, la question de Jésus, « Qui m'a touché ? », a été répondue par plusieurs femmes.] « Moi aussi, je t'ai touché ! On m'interdit de lire l'Évangile pendant les célébrations et je ne peux pas faire d'homélie. Je ne puis faire que des commentaires ou des témoignages. Je me sens inférieure et non respectée. » [...] En attendant les propos [de toutes ces femmes], Jésus est tremblant de colère. Il leur dit : « Mes sœurs, votre foi m'interpelle. Vous avez tellement raison ! Allez ébranler les colonnes du temple ! »

La femme courbée, guérie et libre (Luc 13, 10-17)

Ce diptyque (p. XX), genre photo-roman, illustre le parcours de guérison d'une femme dont le dos bossu la fait pencher, ce qui lui donne de sévères maux à la colonne vertébrale. Elle se présente humble, courbée. Par sa foi aux propos de Jésus, elle se redresse, regarde devant elle, marche, confiante qu'elle est aimée de Dieu. Cette confiance la fait se diriger vers de nouveaux horizons, en toute liberté, avec une grande assurance intérieure.

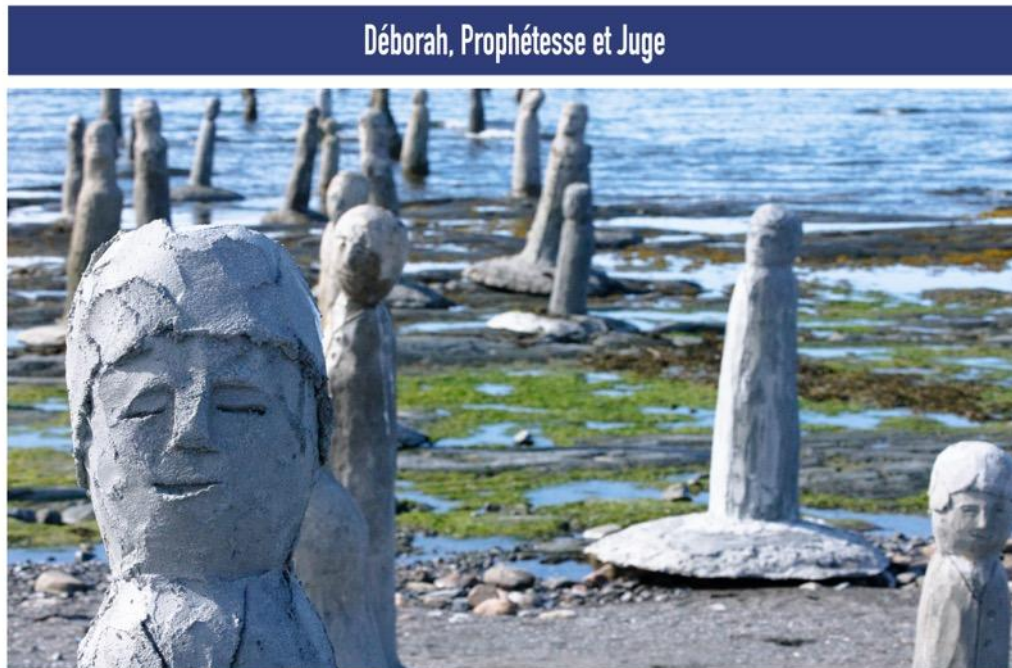
Jésus était en train d'enseigner dans une maisonnée le jour du Seigneur. Voici qu'il y avait là une femme sous l'emprise de son mari depuis 18 ans. Elle aurait voulu le quitter. Courbée, elle en était absolument incapable. Quand Jésus la vit, il fut remué dans ses entrailles. [...] Alors, la femme posa son alliance sur la table en signe de libération. Elle se leva, fille de Sarah, femme sereine, remplie de la force de Christa.



Guérison de la femme courbée : Luc, 13, 10-17

Déborah (Juges 4, 4-9)

Cette photo (p. XX) a été prise dans le Bas-St-Laurent, à l'extérieur de la galerie d'art de Marcel Gagnon, à Sainte-Flavie. On y voit plusieurs personnages dans l'eau ou près de la rive. C'est à partir de cette représentation de personnages qu'est raconté en très peu de mots le résultat de la puissance de la mobilisation de Déborah, qui rassembla plusieurs armées pour le roi qui gagnera la guerre. Elle prédit et sera invitée à donner son opinion sur des situations sensibles au roi. Elle est juge des situations. Dans un autre contexte, cette image peut aussi évoquer un groupe de migrant·es accueilli·es sur la terre canadienne. Une œuvre qui symbolise la force de la capacité stimulante et tranquille des femmes en action vers un même but.



Deborah : Juges 4, 4-9

Les Québécois·ses se rendaient auprès de Déborah pour régler leurs litiges. Un jour, celle-ci envoie chercher M. François Legault et lui dit : « Voici ce que te suggère Dieue : va recruter des milliers de personnes immigrantes provenant de pays francophones et accueille-les au poste frontalier de Lacolle. [...] François répondit [...] : « Si tu m'accompagnes, j'irai ; mais si tu ne viens pas avec moi, je n'irai pas de l'avant. » « Soit, lui répondit-elle, j'irai avec toi ; mais sache que ce n'est pas à toi que reviendra le succès des programmes publics que tu vas entreprendre, car c'est entre mes mains que Dieue rédigera des politiques sociales pour le bien de tous et toutes.

La prostituée qui protège les siens (Josué 6, 25)

Ce dessin (p. XX) a été exécuté avec des crayons pastel et de la peinture à l'huile. Il symbolise le corps d'une femme à qui l'on a coupé la tête, comme un refus d'entendre les femmes ordonnées dans l'Église. Celles-ci semblent condamnées au silence. Pourtant, l'être profond irradie de l'intérieur, exprimant une énergie tellement puissante qu'elle vient protéger les siens dans toute la ville. Personne ne peut porter ombrage à l'être de la femme, même pas l'Église avec son hérésie de concevoir que le prêtre peut se substituer aux deux sexes. Dans le contexte de la scène biblique, Rahab, la prostituée, sauvera son peuple. Il est cruel que l'Église actuelle ne pense qu'au pouvoir masculin pour diriger le monde. Même le pape François, qui aimait indéniablement les femmes, s'est entêté à les reléguer au silence, en particulier dans son entrevue à *60 Minutes*, sur CBC.

En direct de Gaza, l'édile [...] annonce que Josué Netanyahu laisse la vie sauve à Rahabe Arafat, la palestinienne, ainsi qu'à ses sœurs avec qui elle milite pour la défense des droits des travailleuses du sexe. Rappelons que ces femmes ont risqué leur vie en apportant soins, réconfort et dignité aux otages originaires d'Israël, dans la bande de Gaza. Devant ce geste de transgression plein d'humanité, Kamala Harris interrompit ce matin dès l'aube l'envoi d'armes en Israël. Un nouvel ordre mondial est né !

La femme pardonnée (Jean 7, 3-11)

Cette œuvre (p. XX) a été réalisée avec de jeunes diplômé·es qui se sont prêté·es à l'exercice de mimer un moment très particulier de la scène biblique de la femme adultère, accusée par des vieillards. Alors que Jésus se retrouve seul avec elle, il se penche pour être à son niveau. Il la regarde, sans jugement, elle qui est encore timide, mal à l'aise avec ce qui vient de se passer, et il l'amène à se lever, à le regarder en la libérant de toutes accusations humaines. La tendresse de Jésus est désarmante dans cette scène.



Avant d'entrer chez lui, en revenant de voyage, François est abordé par son voisin qui lui dit avoir vu sa femme recevoir un homme de nuit, et ce, à plusieurs reprises. Il entre chez lui et, fou de rage, apostrophe sa femme en l'accusant d'adultère. [...] Mais, oh miracle, la famille incite plutôt François à réfléchir à sa propre situation et invite le couple à la réconciliation.

La Samaritaine (Jean 4, 4-26)

Cette photo (p. XX), prise avec les mêmes jeunes personnages, illustre un moment où Jésus demande de l'eau à la Samaritaine. Elle est renversée par ce que Jésus vient de lui dire concernant ses nombreux maris et lui tend un verre d'eau pour qu'il étanche sa soif. Il aurait peut-être été intéressant de photographier la femme qui lui tend le verre et lui se versant lui-même de l'eau. Qu'importe les versions, le non-jugement, l'accueil comblant de Jésus métamorphose cette femme qui court ensuite vers son village avec le cœur excité de joie de se savoir véritablement aimée.



La Samaritaine : Jean 4, 4-26

Conclusion

En bref, l'ensemble de cette conception d'images a servi à illustrer des moments intimes démontrant l'infinie bonté de Jésus à l'égard des femmes. Ces œuvres ainsi que les récitatifs bibliques présentant les textes se voulaient des amorces artistiques pour inspirer les participantes au colloque à produire leurs propres réécritures en petits groupes. Sans le savoir, l'autrice a utilisé une méthode ignacienne pour s'approcher des écrits de la Parole : une façon qui permet de s'introduire dans les scènes bibliques et de se laisser interpeller par elles. La

conception des scènes a été une entreprise périlleuse, car elle exige un message clair à transmettre à partir de périscopes qui ont été conçus pour les premières communautés chrétiennes. Il y a toujours un risque de mauvaises interprétations. Cette méthodologie d'approche des écrits illustrés par des dessins et photos n'est pas des plus courantes, mais, pour l'autrice, elle demeure une façon exemplaire de comprendre comment les écrits demeurent toujours aussi actuels. Elle permet de développer de nouvelles réinterprétations imagées des scènes bibliques dans le monde d'aujourd'hui.

Célébration féministe : des guérisons en crescendo

Groupe Bonne Nouv'ailles

J'attends la guérison
Comme l'arbre
Attend ses bourgeons
Au printemps.

Joséphine Bacon¹

Cette célébration souligne l'importance de la connexion à notre force vitale dans un objectif de guérison. Une guérison individuelle et collective. Elle se déroule en trois temps qui nous amèneront jusqu'à une connexion sororale avec toutes les femmes. Le tout embelli d'odeur de roses !

PREMIER TEMPS

Entrée en célébration

Les femmes conviées à la célébration attendent l'ouverture des portes de la salle où se tiendra la célébration. Les animatrices les y rejoignent.

Une animatrice annonce : « Notre intention, lors de cette célébration, est de vivre ensemble un moment de reconnaissance et de connexion à notre force vitale. Pour ce faire, nous vous invitons à entrer dans le “sein des Saintes” ». Un premier rite de purification prend forme, amenant chaque participante à consentir à ce passage en se faisant asperger les mains d'eau de rose. L'eau de rose vivifie la peau, la nettoie et l'hydrate. Elle aurait aussi des vertus cicatrisantes et relaxantes² !

Dans la salle, les chaises sont installées en demi-cercle, autour d'une table couverte d'une nappe. Une bougie, un plateau d'argent couvert de pétales de roses y sont installés. Une pièce de Alexandra Stréliski³ joue en sourdine, le temps que les participantes prennent place.

¹ Joséphine BACON, *Kau Minuat. Une fois de plus*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2023, p. 112.

² Marine RONDOT, « Les 10 bienfaits de l'eau de rose au quotidien », *Passeport Santé*, le 6 novembre 2024. <https://www.passeportsante.net/fr/Actualites/Dossiers/DossierComplexe.aspx?doc=bienfaits-eau-rose-sante> (29/04/2025).

³ Alexandra STRÉLISKI, *Burnout fugue*, de l'album *Inscape*. La musique de Stréliski nous accompagnera tout au long de la célébration.

DEUXIÈME TEMPS

Les étapes de la montée vers la grande force vitale des femmes

Guérison individuelle

Proclamation inspirée de Monique Dumais : « Lorsqu'énoncé dans la grammaire de la foi chrétienne, le féminisme est une Pâque des femmes qui consiste à contrer la réduction de soi pour retrouver ses forces vitales à partir d'un retour à soi, d'un retour à son propre souffle, sous l'impulsion du Souffle de l'Esprit. »

Une animatrice poursuit : « En entrant dans le “sein des Saintes”, nous avons aspergé vos mains d'eau de rose. Nous continuons cette connexion avec le corps au moyen du *scanning* du visage, avec nos mains que l'on aura frottées l'une contre l'autre. Nous allons ensuite prendre trois inspirations pour nous connecter à cette force, grâce à la Ruah. »

Les femmes s'adonnent lentement, posément, à cet exercice. Leurs mains s'arrêtent sur les parties de leurs visages qui émettent plus de chaleur : le lieu de leur énergie vitale.

Premier cercle de parole : les participantes sont invitées à discuter avec leurs voisines sur leurs façons particulières de se connecter et de nourrir leur force vitale.

Guérison en solidarité

Proclamation inspirée de Monique Dumais : « La solidarité féministe donne du souffle. Elle est comme une brise d'air frais, elle est la reprise de son propre souffle. Qu'on ne vienne pas “pomper l'air” aux femmes –ce que fait le corps clos du patriarcat. »

Dans un deuxième mouvement, une animatrice invite chaque femme à passer sa propre force à une autre. Deux à deux, elles se font face, sans se toucher ; la main droite donne, tandis que la main gauche repose sur un point d'énergie vitale propre à chacune.

Guérison collective : L'autre Parole, aujourd'hui

Les participantes s'assoient. Deux animatrices se dirigent vers le plateau d'argent où ont été déposées les réécritures bibliques de l'après-midi. Elles lisent tour à tour une phrase forte tirée de chaque texte. Elles les replacent ensuite doucement sous les pétales de roses.

Une animatrice proclame ensuite : « Il est temps de raffermir notre énergie vitale, à la source de la création de notre collective. » Elle prend ensuite le plateau et circule lentement de l'une à l'autre des participantes qui tendent la main gauche, celle qui reçoit, au-dessus, dans un symbole de connexion à l'énergie de L'autre Parole.

Guérison par la collective, son histoire, sa durée

Parole de Joséphine Bacon : « J'ai besoin de ma mémoire, pour ne pas me perdre, pour suivre le portage, ne pas mourir, sans récit⁴. »

Proclamation de Ivone Gebara

Depuis le début du monde, « L'autre Parole » nous habitait. Elle était en nous depuis le commencement, mais elle n'avait pas pu se manifester. Elle était en nous, elle était aussi nous, mais les forces de la lumière blanche aveuglante, de la lumière toute puissante ne lui ont pas permis de se manifester. Elle a été rejetée, est devenue un objet de moquerie, un bouc émissaire pour les maux du monde !

« L'autre Parole » est née cette fois-ci dans un coin particulier du monde, dans une crèche québécoise, en 1976. Les mères l'ont enveloppée de tendresse, de soin, de chaleur et lui ont permis de grandir au milieu des adversités du temps présent. L'annonce de sa naissance fut joie pour beaucoup et inquiétude pour certains. Les armées du Pharaon et aussi les soldats d'Hérode ont voulu la tuer. Plusieurs sont venus se demandant si cette « parole » était vraiment « autre » ou si elle était la « même » de toujours, à peine déguisée en nouveauté. Les mères ne prenaient pas la peine de répondre, mais elles continuaient de « la » faire grandir et de l'appeler simplement « autre Parole ». Elle devait être autre Parole, autre Pouvoir, autre Écriture, autre Lecture, autre forme d'aimer.

Depuis 48 ans, elle est devenue, au Québec, une parole de femmes, « souffle de femmes », grâce de femmes, rire de femmes dans la Sagesse aux mille visages qui nous a été donnée. Elle s'est voulue de Dieu, aimée depuis toute création, nourrie par l'Esprit de tendresse, ressuscitée après chaque mort et chaque souffrance.

« Autre Parole », Parole de femmes, Écriture de femmes, souffle provisoire et éternel, souffle qui meurt et qui ressuscite pour toujours. Ce souffle sera parmi nous jusqu'à la fin du monde⁵. »

Pour le quatrième mouvement, une animatrice invite alors les femmes à se lever. Toutes se courbent vers l'avant, les bras ballants devant soi, puis elles se redressent lentement.

⁴ Joséphine BACON, *Op. cit.*, p. 82.

⁵ Extrait (ajusté et modifié au goût du jour) du texte d'Ivone GEBARA, « L'autre Parole en fête », *L'autre Parole*, no 91, automne 2001, p. 5-7.

Un deuxième cercle de parole a lieu où les femmes mettent en commun un moment fort de leur appartenance à la collective qui a nourri leur force vitale.

TROISIÈME TEMPS

Clôture

Guérison de toutes les femmes

Proclamation de Nicole Brossard : « Inutile de prendre la parole pour renforcer les paysages du *statu quo*. [...] il faudra de formidables colères, un désir plus fou que tous les désirs surréalistes, une curiosité qui oblige à commettre de terribles indiscretions, à poursuivre de difficiles enquêtes. Il faudra apprendre à dépasser les bornes⁶. »

Les femmes étendent les bras largement, puis ramènent l'énergie de l'univers et du féminisme vers elles.

Deux animatrices distribuent des petites fioles d'huile de rose, tandis qu'une autre invite les femmes à s'avancer vers le « sein des Saintes », afin de déguster des loukoums et une liqueur de rose. La chanson « Du pain et des roses » jaillit, festive.

Enfin, les participantes auront ensuite le grand plaisir de danser au son d'une liste de lecture de chansons sur le thème des roses !

⁶ Nicole BROSSARD, *Baroque d'aube : roman*, Montréal, L'Hexagone, 1996, p. 125-126.

Une rose

Denyse Marleau, groupe Deborah de L'autre Parole

C'est une rose
Elle est pour toi
Pour exprimer toutes ces choses
Que les mots ne savent pas

Plus encore que ce lien
Qui se chante entre nous
Elle porte encore plus loin
Un sentiment si doux

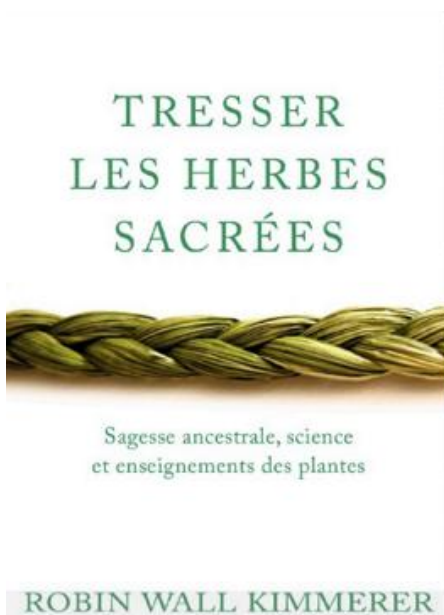
Juste une rose
Bouquet de souhaits
Pour les mots que l'on n'ose
C'est petit et si discret

Une rose ça porte
Toute la saveur du Respect
La poésie de l'Ode
La beauté du Sentiment
Et la couleur de l'Estime

PARTIE 3 : LECTURES

Tresser le foin d'odeur comme acte de guérison

Johanne Carpentier, groupe Bonne Nouv'ailes de L'autre Parole



En ces temps difficiles pour la planète, la lecture de *Tresser les herbes sacrées* de Robin Wall Kimmerer¹ est un cadeau pour toutes celles qui se sentent impuissantes vis-à-vis des changements climatiques ou qui vivent de l'écoanxiété. Ce livre procure un baume ainsi qu'une espérance en l'avenir, en expliquant un mode de vie accessible pour les gens désirant se rapprocher de la nature.

L'autrice est botaniste et professeure de biologie. Membre de la famille autochtone des Potawatomis des États-Unis, elle présente, avec une grande sensibilité, ses connaissances concernant la flore et la faune du continent américain à travers les âges. Cependant, cet ouvrage est beaucoup plus qu'un simple enseignement, puisque l'autrice habille ses enseignements d'expériences

personnelles ainsi que de récits de sa communauté dans une ode à la beauté, à la bienveillance, à la sagesse et à la spiritualité. Elle réussit sans moralisation à toucher nos cœurs autant que nos têtes. Nous sommes rapidement convaincues des liens étroits qui nous unissent avec le Vivant et de l'importance d'en prendre soin pour une guérison mutuelle ; pour nous et pour la planète.

Ce livre nous prodigue des conseils venus de la sagesse des premiers peuples d'Amérique ; sagesse émergeant de longues observations de la nature, de celles qui demandent patience et intelligence du cœur. Des analyses des cycles de la nature, des rôles et des relations entre

¹ Robin WALL KIMMERER. *Tresser les herbes sacrées. Sagesse ancestrale, science et enseignements des plantes*, trad. de l'anglais par Véronique MINDER, Vanve (France), Le lotus et l'éléphant, 2021 (2013), 520 p.

chaque être vivant sont présentées comme des analogies qui inspirent et transforment notre mode de vie. L'autrice expose par exemple les principes d'une « récolte honorable » auxquels elle consacre un chapitre entier. En voici un extrait : « [...] ne prends que ce qui t'est donné, utilise-le à bon escient, sois reconnaissant et donne en retour » (p. 43). Ces principes ont une authentique résonance à une époque où la surconsommation menace notre bien-être à tous les niveaux.

Ce livre volumineux, de 520 pages, est divisé en cinq parties ayant comme ligne directrice l'avoine odorante. Cette herbe sacrée parfumée, *Hierochloa odorata*, est aussi appelée foin d'odeur ; elle pousse dans les prairies ensoleillées et humides en bordure de marais ou dans les tourbières. On la tisse pour en faire une tresse odorante. « Selon nos récits des origines, *wiingaaashk*, ou avoine odorante, fut la première plante à croître sur cette terre si généreuse. On raconte que son parfum rappelle la douceur des mains de la femme du Ciel. » (p. 21).

Planter et entretenir l'avoine odorante

La première partie contient six chapitres qui démontrent à travers la culture des fraises, des pacaniers, des asters et des verges d'or l'importance de la réciprocité entre les humains et la nature.

Dans les cinq chapitres de la seconde partie, nous découvrons comment, dans le travail nécessaire pour récolter les fruits de la terre, comme l'eau d'érable, le don n'est pas unilatéral, mais mutuel. Nous apprenons aussi que la médecine de l'hamamélis de Virginie, appelée aussi « noisetier des sorcières » est bonne pour le corps comme pour l'âme.

Le chapitre intitulé « Le travail d'une mère » m'a énormément émue. Il est à lui seul une grande leçon d'écologie. En tentant de nettoyer un étang eutrophe pour en faire un endroit où nager, l'autrice nous décrit les difficultés qu'elle a rencontrées et fait un parallèle avec son rôle de mère.

Hydrodictyon reticulatum est le terme latin pour « filet d'eau réticulé ». Un filet à poissons attrape les poissons, un filet à insectes attrape les insectes et un filet d'eau n'attrape... rien. Tel est le maternage, en définitive, un filet tissé de fils vivants pour embrasser avec amour ce qu'il ne peut retenir, contenir et qui, de toute façon, finira par lui échapper. (p. 138)

Cette deuxième partie se termine par un très beau rite d'action de grâce autochtone.

Cueillir et tresser l'avoine odorante

Dans cette partie, nous découvrons l'intelligence de la culture chez les premiers peuples, dont celle des « trois sœurs » : haricot, courge et maïs. « [...] la beauté de ce partenariat repose essentiellement sur le fait que chaque plant favorise les autres en favorisant sa propre croissance. » (p. 188)

L'autrice souligne que, dans une conception du temps circulaire, la science et la technologie modernes rattrapent, par leur approche, le savoir amérindien. Magnanime, elle conclut : « En honorant les connaissances de la terre et en prenant soin de ceux qui en sont les gardiens, nous devenons autochtones. » (p. 292)

Faire brûler l'avoine odorante

« On fait brûler une tresse d'avoine odorante pour créer une cérémonie de purification par sa fumée, pour guérir le corps et l'esprit avec bienveillance et compassion. » (p. 416)

Dans la dernière partie de son livre, l'autrice nous raconte la légende amérindienne de Windigo, le monstre légendaire du peuple anichinabé, cannibale à l'appétit insatiable. Les histoires de Windigo, racontées à la veillée, servaient à effrayer petits et grands pour les inciter à la prudence. L'autrice rappelle que, si les forêts du continent américain sont l'habitat de Windigo, « les multinationales ont engendré une toute nouvelle espèce de Windigo qui dévore insatiablement les ressources de la terre, “non par besoin, mais par seule cupidité²” ». (p. 421)

Pour vaincre le danger de Windigo, l'autrice nous invite à mettre notre espérance dans l'enseignement d'un bol et d'une cuillère : les dons de la terre sont réunis dans un bol, mais à partager avec une cuillère.

Nous sommes tous issus d'un peuple qui, autrefois, était autochtone. Nous pouvons renouer avec notre appartenance aux cultures de gratitude qui ont fondé nos relations ancestrales à la terre et au vivant. La gratitude est un puissant antidote à la psychose Windigo. Une conséquence profonde des dons de la terre et de nos dons les uns aux autres est un remède. (p. 506)

À la fin de la lecture de ce gros livre (peut-être un peu trop gros), je suis allée à la pépinière de ma région pour acheter du foin d'odeur. Je l'ai planté sur mon terrain et, depuis, avec mes filles et mes amies, nous nouons de belles tresses odorantes qui nous remplissent toujours le cœur de joies et d'espoir.

² L'autrice cite ici : Basil JOHNSTON, *The Manitous: The Spiritual World of the Ojibway*, Saint-Paul, Minnesota Historical Society, 2001.

Trois livres pour guérir

Christine Lemaire, *groupe Bonne Nouv'ailes de L'autre Parole*

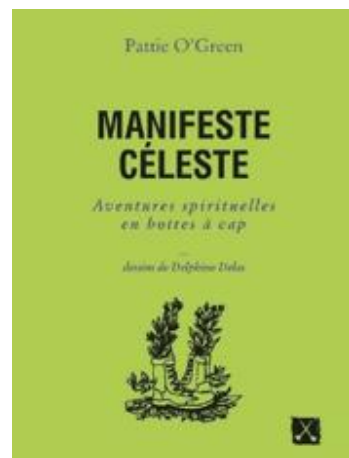
Les femmes guérisseuses, en lien avec la nature et la spiritualité, m'ont toujours fascinée. De Ayla, la femme préhistorique¹, à Claire Beauchamp, la voyageuse dans le temps² ; de Clémence, ma grand-mère sage-femme, à ma tante Jeannine, artiste et « écouteuse » aguerrie, je cherche inlassablement des modèles, féminins et féministes de préférence. Je présente ici trois essais qui portent ces valeurs d'une quête bienveillante d'affects, de corporéité et de spiritualité, néanmoins capable d'intégrer intellectuel, regard critique et rationalité. Car, pour moi, une rationalité sans émotion est sèche et souvent stérile, alors qu'une émotion sans esprit critique est sujette aux pires dérives. Voici trois « paroles sorcières », pour reprendre les mots de l'une des autrices, susceptibles d'inspirer nos propres quêtes, trois recherches de sens et de moyens d'insuffler de l'énergie guérisseuse à nos actions.

Manifeste céleste³, en bottes à cap

La Montréalaise Pattie O'Green a un parcours que l'on pourrait qualifier d'« atypique » : historienne de l'art, elle décide de quitter le monde universitaire pour devenir horticultrice-arboricultrice et yogini. Cet amalgame lui permet de faire un pas de recul, afin d'analyser, avec un sens critique indéniable, ses propres expériences spirituelles. Car, il y en a plusieurs : elles vont de l'astrologie au yoga, en passant par le chamanisme et le tantra. C'est toutefois en parlant de la nature et de nos rapports si abimés avec elle, que le texte montre le mieux sa profondeur.

Elle écrit :

Je suis la fille d'une étoile ancienne, l'enfant des vents stellaires et des tempêtes solaires, arrivée sur Terre pour oublier momentanément que le temps est circulaire. Comme tout le monde, je suis unique : les astres étaient alignés d'une manière singulière quand j'ai respiré pour la première fois. Je suis Gémeau ascendant Sagittaire⁴.



¹ Héroïne de la saga de Jean M. AUEL, *Les enfants de la terre*, 1980.

² Héroïne de la saga de Diana GABALDON, *Le chardon et le tartan*, 1991.

³ Pattie O'GREEN, *Manifeste céleste : aventures spirituelles en bottes à cap*, traduit par Delphine Delas, Montréal, Remue-ménage, 2022, 162 p.

⁴ *Ibid.*, p. 11.

Analysant sa quête, elle affirme : « Parce qu'il me faut plus de ciel dans ma pesanteur et plus de Terre dans ma spiritualité. J'ai bien du mal à les réconcilier⁵. »

L'autrice ne se défile pas devant ses propres contradictions ni celles des personnes « enseignantes » qu'elle croise au fil de ses expériences. Sarcastique, elle confronte notamment la dimension mercantile de ces pratiques qui s'inscrivent trop souvent dans un système de valeurs bien capitaliste, voire néolibéral :

À la longue, on deviendra, à notre tour, des agentes spirituelles en libre compétition, on incarnera la suprématie de l'individualisme. On croira fermement que le développement personnel d'un individu engendre le bien général, parce que l'union des égoïsmes crée le bien commun. On sera toutes des déesses néolibérées et, pendant qu'on refera la moitié du ciel depuis l'intérieur de nous-mêmes, les autres continueront de *scraper* la nature en refaisant encore et encore le monde entier. Tel qu'il est⁶.

En plantant des arbres dans la ville, l'autrice a l'impression d'être en lien avec la sacralité de la vie. Elle raconte comment les gens d'un quartier réagissent à l'arrivée d'un arbre sur leur trottoir. Elle décrit ses ateliers d'horticulture auprès d'habitant·es d'un CHSLD. De ces expériences parfois cocasses, elle conclut :

On met les mains dans la terre avec ceuzes [sic] qui ont déjà un pied dans le ciel. C'est comme ça que j'ai appris à ne pas seulement jardiner l'atmosphère, mais à créer des espaces mentaux avec les autres pour le faire. J'ai appris à jardiner l'espace entre nous, à faire en sorte que chacun de mes gestes, chacun de mes mots, de mes regards, de mes sourires veuille dire « nous sommes un·e », et à utiliser mon corps pour ce qu'il fait de mieux : aimer. Tout est un prétexte pour aimer, même jardiner⁷.

Enfin, l'autrice raconte sa réconciliation avec son animal totem, l'écureuil, un rongeur qu'elle avait appris, comme bien des Montréalais·es, à mépriser. Elle conclut : « Les écureuils sont des créateurs de forêts, eux aussi, ils jardinent l'atmosphère⁸. »

⁵ *Ibid.*, p. 13.

⁶ *Ibid.*, p. 72-73.

⁷ *Ibid.*, p. 94.

⁸ *Ibid.*, p. 154-155.

Une littérature « sorcière⁹ » qui guérit

On oublie souvent les effets guérisseurs de la littérature. Pour qui s'adonne à la lecture, il s'agit pourtant de cadeaux précieux autant qu'inattendus. Eve Martin Jalbert¹⁰ s'intéresse aux affects que les mots suscitent chez la personne qui les reçoit¹¹. En guise d'exemple, iel cite Erri de Luca :

[...] se mettre debout et lâcher le livre en cours parce que le sang est monté à la tête, que les yeux piquent et qu'il est impossible de continuer à lire. Aller à la fenêtre, l'ouvrir, regarder dehors et ne rien voir, parce que tout se passe à l'intérieur¹².



L'auteurice s'est donc posé cette question : « Que contiennent donc [...] tous ces livres que j'ai lâchés parce que montaient en moi –comme un courant de vie, un ravissement – oxygène et volonté nouvelle ou renouvelée¹³ ? »

L'emploi du vocable « sorcière » évoque ce qui, dans le comportement de ces femmes, dérangeait le pouvoir établi : leur liberté, leur autonomie, leur autodétermination et, surtout, leur amour de la vie sous toutes ses formes. Dans cet essai, les sorcières d'antan rencontrent les activistes d'aujourd'hui par leur désir de vivre sans craindre un système dans lequel on chercherait à les enfermer. Dès son avant-propos, Eve Martin Jalbert oppose une sorcellerie de l'émancipation à celle des dominations, qu'elle associe d'emblée au capitalisme¹⁴. Les œuvres littéraires mentionnées ou analysées ont donc ceci en commun qu'elles mettent en œuvre des paroles qui :

[...] produisent, activent, mettent en circulation des agencements qui donnent la vie ou la libèrent, là où elle est séquestrée, comprimée, obliérée ; qu'elles créent des fissures sur les cloisons de la domination et de ses affects et enfin, qu'elles créent de l'épanouissement, de la multiplicité, de la diversité¹⁵.

⁹ Eve Martin JALBERT, *La parole sorcière : littérature, magie, émancipation*, Montréal, Éditions de la rue Dorion, 2022, 249 p.

¹⁰ L'auteurice est professeur-e de littérature. Elle se définit comme *Queer*. Le pronom iel et le nom auteurice seront donc employés pour la désigner.

¹¹ *Ibid.*, p. 16.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, p. 17.

¹⁴ *Ibid.*, p. 13.

¹⁵ *Ibid.*, p. 14-15.

Dans sa démarche, Eve Martin Jalbert, n'oppose pas la rationalité à l'émotion. Elle présente plutôt une littérature qui ne compte pas juste sur la rationalité pour élaborer une idée, mais aussi sur le corps, son énergie et ses affects. Elle explique :

[O]n peut penser que, même là où l'on présume qu'il n'y a que de la rationalité, dans une certaine philosophie, par exemple, il existe quelque chose d'autre, un mode d'être ou une posture devant les réalités, et que cette autre chose est possiblement enracinée dans ce que la science des sorcières invite à considérer comme des processus, des courants d'énergies qu'on gagnerait, je pense, à mieux comprendre¹⁶.

Ainsi, la littérature qu'elle présente a un effet de « désenvoutement » de la « sorcellerie des dominations », celle qui cherche à enfermer.

Les écrivain·es mis·es à contribution sont nombreux·ses : de Georges Orwell à Gérald Godin chez les hommes, de Toni Morrison à Anne Sylvestre chez les femmes, en passant par Edouard Louis, Denise Boucher et Joséphine Bacon. Cet essai, bien qu'offrant des passages quelque peu hermétiques s'adressant à des littéraires patenté·es, nous plonge dans une littérature qui guérit et ouvre les horizons.

Du potentiel révolutionnaire de la spiritualité¹⁷

Dans ce livre de la collection « Documents » d'Atelier 10, Véronique Chagnon raconte d'emblée son expérience récurrente de la dépression. Elle énonce les tiraillements entre sa vie au sein d'une société de performance et son besoin, toujours voué au silence, de spiritualité. Elle dit que c'est lorsqu'elle a reconnu cette exigence intime et décidé de chercher à la combler, qu'elle s'est sortie de sa spirale dépressive. Elle affirme :

Nous vivons à une époque traversée par une double crise existentielle et climatique – nous constatons les effets dévastateurs du système capitaliste, patriarcal et colonialiste à la fois sur notre santé mentale, sur nos liens sociaux et sur la planète que nous habitons. Or, nous sommes nous-mêmes les produits de ce système et de son imaginaire insuffisant : pour trouver une autre voie, nous avons besoin



¹⁶ *Ibid.*, p. 17-18.

¹⁷ Véronique CHAGNON, *Au revers du monde : à propos du potentiel révolutionnaire de la spiritualité*, Montréal, coll. Documents, n° 27, 2024, 119 p.

d'explorer les zones liminales, le territoire du flou. C'est à ça que sert la spiritualité¹⁸.

Pour l'autrice, il ne sert à rien de vouloir transformer le monde, si l'on ne peut se transformer soi-même. On ne peut, non plus, rester dans le système capitaliste néolibéral, si on veut le combattre. C'est là, le pouvoir révolutionnaire de la spiritualité qui nous tire en dehors de ce système.

Toutefois, comme c'est le cas pour Pattie O'Green, Véronique Chagnon ne ferme pas les yeux sur les dérives de cette nouvelle industrie du bien-être ni sur certains aspects colonialistes de ses expériences, par exemple, lorsqu'il s'agit de partir dans un pays émergeant pour vivre une expérience spirituelle avec un gourou caucasien et ses domestiques autochtones.

Il s'agit là d'une quête hasardeuse – on peut se perdre en chemin, et les pièges du narcissisme, de la vacuité et de la cupidité sont partout –, mais nous n'avons d'autres choix que de l'entreprendre si nous voulons nous transformer suffisamment pour transformer ce qui a besoin de l'être sur cette planète qui n'en peut plus d'attendre que nous redéfinissions nos existences¹⁹.

Ainsi, sans jamais se départir de son esprit critique, cette éditrice de profession nous raconte ses propres expérimentations.

Véronique Chagnon explique que, depuis la nuit des temps, la spiritualité raconte des histoires afin d'aider les êtres humains à mieux vivre. Pourtant, ce qu'elle raconte n'est ni irréal ni placebo. La spiritualité permet aux personnes de changer. Devant la perspective des dérèglements climatiques et du réchauffement de la planète, il faudra, au cours des prochaines années, « apprendre à perdre²⁰ ». Par sa nature intangible, insaisissable, universelle, la spiritualité est le lieu privilégié de nouvelles histoires.

Conclusion

Ce n'est pas parce que nous avons quitté l'Église catholique en masse que les besoins spirituels des Québécoises se sont éteints. Alors que des femmes de ma génération tentent de s'affranchir de toute spiritualité, d'autres de la génération suivante ont entrepris une longue quête, sans carcan ni balise ; une quête qui se veut lucide quant aux écueils de la route. Nous pourrions les en plaindre, mais leur démarche ne fait-elle pas écho à notre propre histoire, nous qui avons pourtant suivi un chemin bien tracé et à l'allure réconfortante, où on nous avait intimé l'ordre de marcher ? Il s'agit de considérer tous les scandales qui nous sont révélés au sujet de l'Église catholique – et dont nous avons discuté, par exemple, le vendredi soir de

¹⁸ *Ibid.*, p. 10-11.

¹⁹ *Ibid.*, p. 11-12.

²⁰ *Ibid.*, p. 115.

notre colloque avec le cas Joveneau – pour réaliser que, pour les unes, comme pour les autres, le plus grand piège est notre naïveté.

Je porte, moi aussi, cette conviction que l'ampleur du défi qui nous attend ne pourra pas s'entreprendre avec notre tête coupée de notre cœur et de notre corps. Les trois essais présentés ici montrent qu'il faudra se méfier de la rationalité détachée de l'émotion, pour enfin parler au cœur. Il faudra une transformation, si ce n'est une conversion. Que celle-ci se manifeste dans une tente de sudation autochtone ou par des cartes de tarot ou du ciel, qu'elle nous atteigne au pied d'un arbre ou d'une croix, par les pages d'un roman ou les strophes d'un poème, il s'agit de voir autrement pour réveiller notre puissance et notre volonté de prendre une autre route. Une chose me semble certaine, cependant : pour ce voyage au pays de la spiritualité, nous devons mettre le ressenti – émotionnel, corporel – dans nos bagages.

Femme guérisseuse d'elle-même et des autres

Denise Couture, groupe Bonne Nouv'ailes de L'autre Parole

Recension de : Anaïs Barbeau-Lavalette, *Femme forêt*, Montréal, Marchand de feuilles, 2021, 292 p.

Dans ses trois livres, *La femme qui fuit* (2015), *Femme forêt* (2021) et *Femme fleuve* (2022), Anaïs Barbeau-Lavalette dépeint des femmes dont la vie est évocatrice. Elle explore également ses liens avec des femmes parentes, grand-mère, mère et tante.

Pour ce numéro thématique de la revue *L'autre Parole* sur les pratiques de guérison par les femmes, le roman *Femme forêt* paraît particulièrement inspirant. Nous savons comment d'innombrables femmes mènent des existences de guérisseuses pour elles-mêmes et pour leur entourage, des pratiques ancrées dans leur quotidienneté, et immensément diverses. *Femme forêt* nous fait effectuer une plongée dans cet orbe. Ce roman raconte quelques mois de vie intense d'une femme qui construit son existence au sein de difficultés.

L'histoire se déroule pendant une pandémie – on devine laquelle – qui contraint à un long confinement. Deux familles citadines se retrouvent dans une maison centenaire à la campagne, deux couples ayant respectivement deux et trois enfants, la plupart d'âge du primaire. On fait l'école à la maison dans un chaos inévitable auquel les parents de jeunes enfants sont familiers lorsque l'espace commun se trouve enclos pour une période prolongée. Cette forme de chaos a persisté, insurmontable, jusqu'à la fin du séjour.

Raconté à la première personne par l'une des femmes adultes, le récit la campe dans le lieu de son enfance, ses parents habitant dans une maison voisine. *Femme forêt* prend la forme d'un roman autobiographique créé en toute liberté, comme Anaïs Barbeau-Lavalette l'exprime citant Romain Gary : « *Ne dis pas forcément les choses comme elles se sont passées, mais transforme-les en légendes* » (p. 215, en italique dans le texte).



Le roman fait découvrir comment la narratrice procède à l'invention de son existence dans un milieu inhabituel et dans un contexte nouveau au sein d'une toile de relations serrées. Les adultes doivent imaginer chaque jour de nouvelles activités pour les enfants, trouver comment maintenir leur intérêt à l'apprentissage et comment passer le temps de jeu.

Inventer le quotidien

Proposant toujours de nouvelles activités créatives, comme des jeux avec des plantes, par exemple, la femme décrit son rapport à soi par ces mots introspectifs : « Je suis une petite entreprise de fabrication du bonheur des autres. Je fais les patrons, l'élaboration et la mise en application. Ça prend de la patience et une grande maîtrise. Je devrais d'ailleurs penser à breveter certaines de mes inventions » (p. 96). L'acte d'inventivité est guérisseur pour soi et pour les autres. Il recèle une création de son propre quotidien qui entraîne les proches dans la danse.

Mais rien de tout cela n'est donné sans un travail de fond où le mal-être et le bien-être se mêlent et où l'on accepte de perdre ses repères : « J'essaie de faire éclater l'angoisse et les peines, je tire la joie de ses profondeurs, même si ça fait mal. Je ne sais plus si je suis, moi, mal ou bien. Je ne sais plus exactement qui je suis tout court » (p. 96).

Elle ne sait plus qui elle est, en même temps qu'elle le sait, car elle agit : « Je sculpte le bonheur à la hache ; c'est actuellement l'unique pouvoir qu'il me reste et je m'accroche à lui pour ne pas tomber » (p. 96).

Anaïs Barbeau-Lavalette a le don de décrire des fragments ultimes de vie de femme dans lesquels on se reconnaît.

Apprendre à connaître les plantes

Femme forêt renferme une dimension écologique. Le roman met en travail des relations à façonner avec les éléments de la nature.

Logée à la campagne, la première chose que la femme dit avoir apprise de son contact avec les plantes et avec les arbres est qu'elle ne connaît pas leur nom, qu'elle ne les connaît pas tout court. Elle prend conscience que nous – sous-entendu le peuple québécois – avons grandi comme des analphabètes des végétaux qui nous entourent et qui nous font vivre : « Je fréquente les plantes sans vraiment les connaître, elles font partie de mon chemin et ne m'étonnent plus. Un peu comme les gens de tous les jours, ceux qu'on croise si souvent qu'on oublie de les regarder » (p. 22).

Elle entreprend d'aller à leur rencontre : « Les êtres naturels doivent être comme les êtres chers : je veux les aimer tous, je dois d'abord les aimer un par un » (p. 22).

Les adultes et les enfants s'engagent dans l'apprentissage ludique des végétaux, des fleurs, des arbustes et des arbres, qui les entourent. Le petit groupe s'attèle entre autres à cueillir des asclépiades dont nos ancêtres extrayaient la soie.



La femme s'enfonce dans la forêt et navigue entre de vastes plants de végétaux. Elle rend hommage à la « danse parfaitement ponctuée de l'onoclée sensible, qui porte bien son nom — cette fougère de dentelle qui ondule de haut en bas, élégante dans sa rupture assumée de l'immobilité » (p. 237).



Vivre avec la forêt

La maison se trouve aux abords d'une forêt que la femme reconnaît pour y avoir marché et joué pendant son enfance. Lors de ce séjour où l'on désapprend la relation en extériorité avec la nature, la forêt devient un espace de vie intérieure.

Atteinte par l'hyperactivité de la maison où habitent deux familles, la femme a besoin de se retrouver. « Je me sauve hors des murs pour protéger le morceau aimant qui existe encore en moi. Celui auquel viennent s'abreuver mes petits. Je me sauve pour éviter qu'il ne s'assèche. Je lui cherche ailleurs une source. Je vais retrouver la forêt » (p. 70).

Elle construit en elle la liberté en même temps qu'elle construit sa relation à la forêt : « Une forêt sans droit chemin est une forêt heureuse. Elle est florissante si on doit zigzaguer entre ses arbres et ses troncs morts, qui rendent d'autres vies possibles » (p. 238). Elle y construit aussi son rapport aux éléments de la nature : « Tout un pan de mon humanité s'avive, comme une poursuite de moi-même, une extension de la femme, qui tout à coup converse avec le reste du vivant. J'ai l'impression que je m'étends. Je ne suis ni plus grande ni plus forte. Je suis simplement plus vaste » (p. 214).

Les derniers mots du livre témoignent de ses découvertes : « Nous sommes ensemble, tissés au reste des vivants. Fragiles. Enracinés. Miraculés » (p. 287).

Conclusion

Rédigé sous la forme de prose poétique, le roman *Femme forêt* offre une foule d'images pour exprimer le fil d'une existence vécue de manière particulièrement intense pendant quelques mois.

Je l'ai lu sous l'angle de pratiques de guérison vécue par une femme à travers trois actions : l'acte d'invention créative de la vie quotidienne ; l'acte de se placer en posture d'apprendre, notamment d'apprendre les noms des plantes qui nous entourent ; et l'acte d'un retour à soi qui construit la liberté et, dans ce roman, le retour à soi advient dans l'espace de la forêt et dans la construction de nouvelles relations aux éléments naturels.

L'autrice Anaïs Barbeau-Lavalette est une femme de création et d'action. L'expérience de ces quelques mois de confinement dans la maison à la campagne l'a transformée. En 2020, elle cofonde Mères au front, un groupe de la base féministe et écologique, devenu considérable, visible et actif, celui qui a animé les marches et les actions politiques de la Journée des femmes du 8 mars 2025 au Québec. Et, dans la continuité de l'apprentissage des plantes, elle publie avec Mathilde Saint-Mars *Nos fleurs* (Marchand de Feuilles 2023), un volume illustré qui présente les plantes d'abord à un jeune public, mais aussi à toute personne qui désire sortir de son analphabétisme de la flore qui nous entoure.

Le tout montre à sa manière comment des pratiques de guérison d'elles-mêmes et des autres, vécues par des femmes, prennent la forme de pratiques qui transforment le monde et qui agissent sur l'entourage.

PARTIE 4 : RECENSION ET CHRONIQUE

Recension

Femmes agissantes dans la Bible et dans l'Église

Pierrette Daviau, Groupe Déborah

Sylvaine Landrison, *La part des femmes. Relire la Bible pour repenser l'Église*, Paris, Les Éditions de L'Atelier/Les Éditions Ouvrières, 2024, 216 pages.



Dès le premier chapitre, « Repartir de l'anthropologie biblique pour revaloriser la place des femmes », l'autrice accorde plus de 55 pages (26 %) pour présenter un panorama convaincant des rôles positifs et efficaces des femmes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Commenant par la Genèse, elle fait valoir comment Dieu considère Ève comme véritable interlocutrice, personne adulte, responsable et assumée. Tout comme Adam, la « Mère des vivants », est un vis-à-vis à l'image de Dieu. Sa maternité, présentée comme punition à travers les âges, devient ici une bénédiction, un « pouvoir impressionnant accordé aux femmes », qui donnent la vie (cf. p. 25).

En Genèse 12, l'amour du couple Sarah-Abraham est mis à l'épreuve. Sarah apprendra que, même âgée et stérile, elle enfantera un fils et permettra à Abraham de devenir « père d'une multitude de nations ». Dans cette histoire, Sarah « offre le modèle de la solidité, de la constance et de la fidélité absolue » (p. 31).

Landrison considère la part unique des femmes entourant le destin de Moïse. Sa sœur Myriam le recueille et le confie à la fille du Pharaon qui prend comme nourrice, la mère de Moïse, Yokébed. Plus tard, Moïse épouse Tsippora, une Madianite, qui le sauve de ses démons. Après

la libération des Hébreux, la prophétesse Myriam prend l'initiative d'entraîner les femmes pour chanter la victoire. Ces trois femmes autour de Moïse manifestent solidarité, relations salvatrices et persévérance pour favoriser l'avènement du Peuple juif.

D'autres femmes participent au salut et à la libération d'Israël sans l'apanage des fonctions reproductrices ou matrimoniales. Si l'autrice s'attarde surtout à Judith, elle signale, entre autres, Déborah, Yaël, Ruth, Abigail, Esther, etc. (cf. p. 34). L'aventure subversive et surprenante de Judith met en scène, outre sa beauté « instrumentalisée », son autorité, sa capacité d'organisation, son autonomie, son courage et sa grande foi. Choisisant sa sensualité, elle réussit à combattre l'ennemi et à sauver son peuple (cf. p. 37-38).

De ces vaillantes femmes du Premier Testament, on passe à l'Évangile avec la Magdaléenne à qui on reconnaît le statut « d'apôtre et de missionnaire », ce qu'ont refusé de mentionner de nombreux théologiens au cours des siècles. Principale témoin de la résurrection, elle « devient le premier maillon qui formera l'Église et représente les trois charges du sacerdoce : la sanctification, le gouvernement et l'enseignement » (cf. p. 42-43). « Marie-Madeleine offre une voie de disciple, d'envoyée, de témoin davantage à notre portée que la mère du Christ et pourrait inviter à un nouveau regard sur le rôle des femmes en Église » (p. 48). De Marie-Madeleine, on peut faire le lien avec les deux sœurs, Marie et Marthe de Béthanie. Si la tradition s'est servie des paroles de Jésus au sujet de Marie pour privilégier sa soumission, on retiendra, avec Maître Eckhart et Schüssler Fiorenza, la foi de Marthe comme « un service au sens plein du terme *diakonei*, dimension de la proclamation chrétienne d'un ministère » (p. 58).

Et que dire de l'entourage féminin de Paul ? On pense à Lydie et à Prisca qui reçoivent la communauté dans leur maison et contribuent à la vie des premiers rassemblements chrétiens. N'oublions pas Phoebe, qualifiée de *diakonos*, fonction assimilée à la transmission de la Parole. Et cet autre couple, Junia et Andronikos, possiblement fondateurs d'une communauté chrétienne.

Ces nombreux épisodes du rôle exceptionnel et concret des femmes dans la Bible appellent à une reconnaissance de leurs pouvoirs pour l'établissement d'une Église où elles méritent une place égale aux hommes. Au chapitre II, l'autrice montre les « infantilisations, marginalisation et diabolisations » retenues par l'Église à travers les âges. Ces situations découlant des lectures où l'on favorise les caractéristiques d'une « femme éternelle », mettent en valeur la maternité, le rejet du corps féminin, une lecture éthérée des femmes qui n'a fait qu'encourager le pouvoir patriarcal à se proclamer seul transmetteur de la Bonne Nouvelle.

Au chapitre III, invitation est faite de « redécouvrir l'égalité baptismale » en constatant l'invisibilité, la quasi-inexistence et l'absence de la parole des femmes au profit du pouvoir mâle. Pour en sortir, il importe de revenir au sens réel du baptême (confirmé seulement au Concile Vatican II) qui atteste que « chaque baptisé, femme ou homme, est *prêtre* dans l'exercice du culte [...] *prophète* dans l'enseignement et la proclamation de la Parole [...] *roi ou*

reine, dans la gouvernance » (p. 131). Nous aurions toutefois souhaité que ces arguments réfèrent davantage aux femmes présentées au premier chapitre du livre.

Le chapitre IV, « Revisiter une ecclésiologie à la dérive, face au message de l'Évangile », ramène au début de l'évangile de Luc où les histoires de femmes, en particulier celle de Marie, « la bénie entre les femmes » (1, 42), nous interpellent. À partir de son *Magnificat*, truffé de références bibliques, nous découvrons combien Marie s'inscrit au centre du processus de l'Incarnation du Fils de Dieu qui choisit de naître du corps d'une femme, « échappant à une maternité survalorisée [...] devenant ainsi le support d'une mission prophétique, d'une ouverture à des charges de gouvernance et d'enseignement » (p. 142). Loin d'être soumise, modèle de toutes les femmes, comme la présente Jean-Paul II dans *Mulieris dignitatem*, Marie devient « prophétesse en annonçant un Dieu miséricordieux soucieux des faibles, des opprimés, et qui les élève » (p. 140). Homme ou femme, chacun peut ainsi ressembler au Christ pour le représenter.

De là, l'importance de « Retrouver l'égalité jusque dans les charges et fonctions ecclésiales » (chapitre V). Jésus n'a jamais favorisé la posture du « sacré », mais celle de la fraternité, précisant que son Père est le nôtre. Il n'a ordonné personne : le caractère sacré du sacerdoce réservé aux hommes n'a donc pas sa place ; il engendre domination, supériorité, abus de pouvoir. C'est d'ailleurs à la Samaritaine, à la Magdaléenne, à Marthe et à sa Mère que Jésus a confié la mission de porter la Parole. Cela exige d'écouter, d'honorer réellement la parole des femmes, de reconnaître leur compétence ; bref, de s'ouvrir à l'altérité dans le partage des charges et à « réclamer l'entière décléricalisation de l'institution » (p. 175) en voie d'implosion. Reconnaître véritablement les fonctions de « prêtre, prophète et roi » de toutes les baptisé-es, appelé-es à transmettre l'Évangile et à annoncer le Royaume au nom du Christ est primordial. Il devient urgent de s'engager à faire l'Église autrement. « C'est, d'une certaine manière, revenir aux premières Églises locales que Paul visitait et auxquelles il écrivait » (p. 206), c'est accepter le potentiel des femmes, retrouver une assemblée où chaque humain, femme et homme, se situe en messager de l'Évangile.

En conclusion, ce livre, bien fouillé et dont les arguments sont indéniables, ne peut laisser certaines personnes incrédules sur la manière urgente et concrète de repenser l'Église en tenant plus explicitement compte de « la part des femmes bibliques ».

La chronique de Martine

Notre indifférence crucifiée

Martine Lacroix

Que de trésors nous a offerts Gilbert Bécaud ! Parmi toutes ces pierres précieuses, il y a une chanson bijoux, veuillez accepter ces quelques gemmes : « Ce qui détruit le monde c'est l'indifférence »... Si on renouvelle avec plus ou moins de régularité nos vœux de mariage avec Dieu qui nous incite à aimer notre prochain comme nous-mêmes, peut-on alors ignorer les SOS lancés par nos semblables ?



Femmes musulmanes, victimes des extrémistes religieux

Écrire sur la perversité des extrémistes religieux à l'égard de nos sœurs musulmanes représente un véritable défi. Qu'est-ce que ça remue au fin fond de nos entrailles ! Colère, tristesse, impuissance, incompréhension et culpabilité... Quand tous ces sentiments entrent en guerre, voilà que la nausée nous assaille et que faire le tri dans nos idées s'apparente à l'ascension de l'Everest. Malgré le manque d'air qui nous menace, amorçons la montée.

Lorsque le mot « musulmane » surgit dans notre champ de vision, beaucoup de nos congénères songent immédiatement... au voile ! Est-il nécessaire de rappeler que la plupart des musulmanes à travers le monde ne portent ni hidjab, ni tchador, ni niqab, ni burqa. Parmi celles qui portent le voile islamique, eh bien, certaines le font par choix que cela nous plaise ou non. Quant à leurs motifs, est-ce que cela nous regarde ? Posons plutôt nos mirettes vers

celles qui sont contraintes de se voiler les tifs sans quoi elles risquent de voir rôder autour d'elles la détention ou la flagellation. À moins qu'il ne s'agisse de la Grande Faucheuse...

L'Iran de Mahsa et Narges

Depuis le décès de Mahsa Amini, survenu en septembre 2022, à la suite de son interpellation par la « police des mœurs » iranienne, notre indignation ne s'avère-t-elle point en voie d'extinction ? Au sein de tous ces pays sosies du nôtre, où jase-t-on encore du sort réservé à ces casse-cou féminines qui se rebellent contre la fêrule des fondamentalistes leur interdisant de circuler tignasse au vent ?

« Le hidjab obligatoire est la source principale de domination et de répression dans la société, visant à maintenir et à perpétuer un gouvernement religieux autoritaire », a déclaré Narges Mohammadi. Cette militante pour les droits humains, lauréate du prix Nobel de la paix en 2023, laquelle aurait été « arrêtée treize fois, jugée neuf fois et placée en isolement quatre fois », selon Radio-Canada, comment est-ce possible que la majorité d'entre nous ignore son nom ?

Être femme sous la domination des talibans

En décembre 2024, l'Agence France-Presse rappelait toutes ces injustices. En prime, on nous signalait la plus récente lubie des autorités afghanes. Si construction d'un nouvel édifice il y a, celui-ci doit être « dépourvu de fenêtres par lesquelles il est possible de voir de près la cour, la cuisine et les autres endroits habituellement utilisés par des femmes ». Raison ? Cela pourrait provoquer des actes obscènes...

Immédiatement après le retour au pouvoir des talibans en Afghanistan, les droits des Afghanes se sont réduits comme peau de chagrin. Là-bas, tout le monde écope... ou presque ! Les braves qui défendent les droits de la personne, la communauté LGBTQ+, n'importe qui osant fustiger la tyrannie des talibans, etc. Évidemment, si tu coches le mot « femme », tu deviens ipso facto une proie facile. Arrestation si tu sors nu-tête, mariages forcés, possibilités presque inexistantes de gagner ta vie, éducation réduite au niveau primaire, interdiction de t'exprimer par la poésie ou la chanson dans la sphère publique et tutti quanti. Ah oui, connaissez-vous la signification du mot « mahram » ? Réponse : chaperon ! Pour une Afghane, mettre le nez dehors sans un bonhomme qui te surveille, c'est quasi impossible.

Ces contraintes déjà inhumaines sont devenues carrément odieuses et tragiques lors du tremblement de terre ayant frappé l'Afghanistan, le 31 août dernier. Elles ont causé la mort de

femmes qui, conformément aux lois talibanes interdisant aux hommes de les toucher, n'ont pas pu être secourues¹.

Notre je-m'en-foutisme face à la cruauté des extrémistes musulmans

Le désintéressement de l'Occident à l'endroit de toute cette barbarie ne représente-t-il point une obscénité en soi ? Impossible de la justifier, peut-on toutefois l'expliquer ? Géographiquement, ne sont-elles pas trop loin, ces terres arabes ? Seconde hypothèse : le dicton qui dit ceci : « Qui se ressemble s'assemble ». Devant ces cultures n'ayant souvent presque aucun atome crochu avec nos rites occidentaux, ne s'élèvent-ils pas alors des murs, non pas en pierre, mais plutôt en verre ?

L'apathie des femmes comme nous, qui nous déclarons chrétiennes et féministes, ne paraît-elle pas davantage troublante ? L'iniquité qui s'abat sur les femmes catholiques au sein de leur propre église ne devrait-elle pas nous inciter à tendre la main aux femmes musulmanes victimes des extrémistes religieux ? Notre cœur ne devrait-il pas saigner face au calvaire vécu par ces victimes des fondamentalistes religieux ? L'autoflagellation n'aboutissant à rien de concret, rangeons notre cilice. Une prière a certainement meilleur goût.

Dieue, comme Monsieur 100 000 volts
L'indifférence, je voudrais la voir crucifiée
L'indifférence, qu'elle serait belle, écartelée.
Amen

¹ C'est ce que rapportait le *New York Times*, repris par le *Courrier international* du 8 septembre 2025 : https://www.courrierinternational.com/article/reportage-en-afghanistan-les-femmes-sont-volontairement-oubliees-sous-les-decombres_234864

Crédits des photographies et dessins

Page couverture : Jo Ann Lévesque

p. 10 : Martine Lacroix

p. 17, 18, 19, 20 : Jo Ann Lévesque

p. 38 : Photos libres de droits

p. 43 : Martine Lacroix

La revue *L'autre Parole* est la publication de la collective du même nom.

Comité de rédaction :

Denise Couture, Pierrette Daviau, Pauline Jacob, Nancy Labonté et Christine Lemaire

Secrétaires de rédaction :

Christine Lemaire

Travail de mise en pages de la revue :

Josée Latulippe

Travail d'édition du site Internet :

Marie-France Dozois et Nancy Labonté

Pour vous abonner à notre liste d'envoi :

Visitez notre site Internet www.lautreparole.org et remplissez le formulaire d'abonnement au bas de page du site.

Pour nous joindre :

Carmina Tremblay : 514 598-1833

Courriel : carmina@cooptel.qc.ca

Adresse postale :

C.P. 393, Succursale C

Montréal (Québec) H2L 4K3